

Les uns morts asphyxiés près d'un réchaud de charbon, il les exige envolés dans le ciel, la main dans la main, comme les quatre sergents de la Rochelle.



Vignette de K. Meissonier.



## LE LIVRE A VIGNETTES

SOUS

### LE RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE

En temps de révolution, les moindres choses ont parfois une importance inattendue. La vignette sur bois admise par les romantiques, patronnée par les libéraux, opposée aux œuvres réactionnaires des classiques, ne fut pas sans influence sur les événements de 1830. Ces figurines, insinuées dans les périodiques batailleurs, en disaient souvent plus long que les phrases sonores des tribuns. En haine de la Restauration et de ses pompes officielles, toute une école de jeunes artistes s'était peu à peu formée, dont l'attitude frondeuse se manifestait sous mille

formes graphiques opposées à l'art officiel. Bien que vouée aux besognes romantiques, la vignette sur bois descendait parfois aux basses œuvres du pamphlet, et même, dans les *Chansons* de Béranger, faisait retour aux idées impériales. Quand la révolution avait éclaté tout à coup, la vignette sur bois marquait aux yeux des vainqueurs une sorte de solidarité morale, un commilitonisme dont on devait lui tenir compte. Elle eut de suite la situation prépondérante dans le livre, comme la lithographie dans l'estampe ; ni l'une ni l'autre n'avaient pactisé avec les tendances rétrogrades des blancs, elles étaient pures de blâme, et méritaient d'être continuées.

Déjà, d'autres symptômes se manifestaient chez les écrivains. Les romanciers abandonnaient peu à peu le récit des histoires passées, pour se consacrer aux études contemporaines. Le moyen âge déclinait sensiblement et cédait le champ aux inventions tirées de la vie journalière. Paul de Kock amusait ses contemporains de grosses charges, dont le succès grandissait. C'était comme un besoin d'affirmer son existence au regard des disparus dont les éditeurs ressuscitaient les œuvres ; en même temps que Dubo-

chet demandait à Gigoux l'illustration d'un *Gil Blas*, Barbier commandait à Raffet les vignettes destinées aux OEuvres de Paul de Kock, et souhaitait qu'elles fussent bien de leur époque. Puis, comme s'il se fût trouvé bien osé de cette tentative, et par une sorte de compromis entre les anciennes modes et les aspirations modernes, l'éditeur voulut que ces vignettes parussent en tailles-douces, sauf à les rajeunir du mieux possible. Raffet débutait alors, mais son talent, sans avoir la note définitive, pouvait tenir la comparaison des plus habiles. Il fit, sur les données bouffonnes du romancier, la suite la plus documentée, la plus joyeuse qui se puisse imaginer ; c'était, aux environs de 1833, ce que les Parisiens pouvaient souhaiter de meilleur pour commenter leurs allurés, leurs modes et les mœurs de la société, du haut en bas de l'échelle. Il y a dans cette illustration des scènes impayables de brio et de vérité ; une soirée chez des grisettes, des troupiers et des bonnes dans un jardin, des réunions mondaines, des tabagies. Bref, un livre d'époque au premier chef, digne de figurer tout près des ouvrages similaires de Gravelot ou de Moreau, en dépit de l'écriture

un peu niaise et de nos jours méprisée que Paul de Kock jetait d'instinct et sans malice entre les mains des bourgeois.

A cause probablement des tailles-douces et de son prix élevé, cette édition n'eut point un débit considérable; gravées sur bois, les vignettes eussent été mieux appréciées. Les bibliophiles d'alors, orientés en arrière, laissèrent courir les images de Raffet, et la clientèle populaire du romancier se contenta des publications modestes plus à portée des bourses ordinaires. Aujourd'hui que Paul de Kock n'a guère de lecteurs, ses OEuvres illustrées par Raffet ont pris une importance de résurrection; on ne les lit pas, mais les amoureux de belles choses les regardent, les habillent somptueusement et leur donnent une bonne place dans leur trésor.

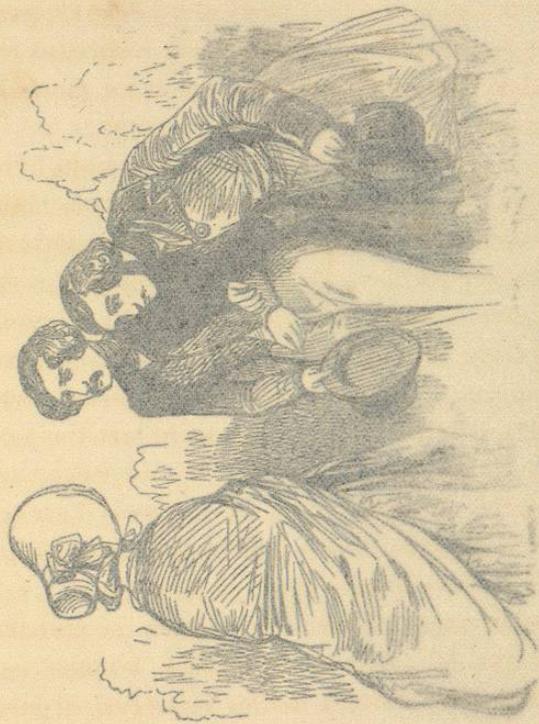
Pour dire le vrai, toute la période comprise entre la révolution de 1830 et 1840 ne fut point favorable aux travaux d'art pris sur nature. La poussée inclinait encore vers les reconstitutions, et le *Gil Blas* avait le pas sur la littérature au jour le jour. C'est à proprement parler la queue du romantisme. Héloïse et Abailard, Napoléon, les troubadours ou la Révolution occupent les

idées. A peine si, dans ce fatras singulier, de rares notes d'époque apparaissent de temps à autre, très humblement, comme un danseur en habit noir dans un bal travesti. Il fallait qu'une réussite s'en vint tirer la bibliophilie contemporaine de l'ornière et la lançât dans une autre voie; mais, en pareille matière, c'est le public qui juge en dernier ressort, et il lui faut des années pour s'habituer aux nouveautés. Tant que les rééditions historiées de livres anciens suffirent aux éditeurs, ils s'en tinrent aux rééditions. Peut-être même l'État de choses, comme on disait, favorisait-il ce goût, qui lui laissait du répit, au lieu que la littérature contemporaine se fût vraisemblablement abandonnée aux critiques, sous couleur de parler la langue de son temps. Cantonnée dans les journaux, elle était plus facile à mater, on la préférait soumise.

On avait montré un peu brutalement à Desmares qu'on n'aimait point l'ironie. Les *Chansons* de Béranger, illustrées par Grandville, en 1836, pour H. Fournier, ne furent point non plus des plus agréables. Tant d'allusions, primitivement destinées à d'autres, trouvaient leur emploi sous le régime nouveau! Le propre des gouvernements

est d'éterniser au pouvoir une sensibilité d'épiderme extrême. Les mêmes hommes qui, dans l'opposition, jugeaient une malice avec une mansuétude émue, ne l'estiment plus guère supportable lorsqu'elle les retrouve aux affaires et les point de pareille manière. « Bon pour toi, mauvais pour moi, » dit la sagesse des peuples.

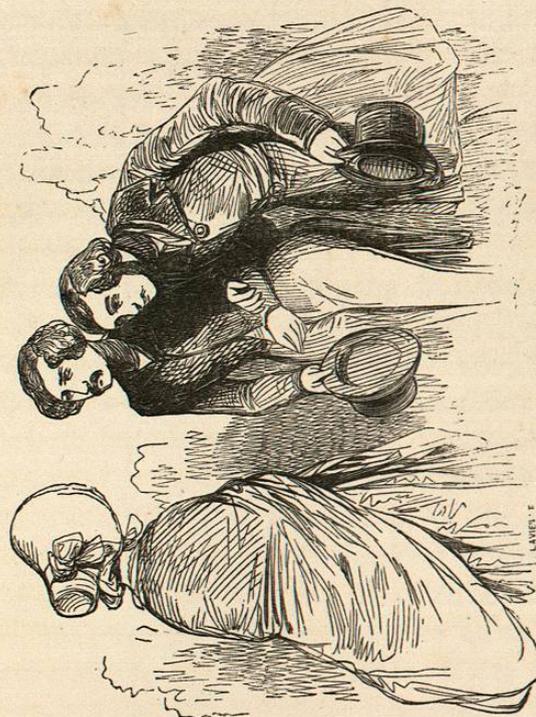
Aux approches de 1840, la décoration du livre est donc lancée dans la voie des rééditions. Elle a trois moyens principaux : le burin, l'eau-forte et la gravure sur bois. Le burin, devenu de plus en plus rare, comme je l'expliquais tout à l'heure ; l'eau-forte, employée par les peintres graveurs romantiques, désireux d'écrire leur idée dans la traduction d'autrui, et qui s'attaquent aux travaux romantiques. L'eau-forte est alors une très naïve et pénible besogne, ténue et maigre à l'excès, où rien ne subsiste des grâces du dix-huitième siècle, ni des vigueurs après de Rembrandt. C'est volontairement et avec exagération la parodie artistique des petits tableaux dans lesquels les ouvriers d'un certain métier conservaient aux familles inconsolables les traits d'un défunt, en collant ses cheveux sur du papier. Aujourd'hui, ces médiocres tentatives ont leurs tenants qui,



Vignette de Gavarni.

est d'éterniser au pouvoir une sensibilité d'épiderme extrême. Les mêmes hommes qui, dans l'opposition, jugeaient une malice avec une mansuétude émue, ne l'estiment plus guère supportable lorsqu'elle les retrouve aux affaires et les point de pareille manière. « Bon pour toi, mauvais pour moi, » dit le sage des peuples.

Aux approches de 1840, la décoration du livre est donc lancée dans la voie des exagérations. Elle a trois moyens principaux : le burin, l'eau-forte et la gravure sur bois. Le burin, devenu de plus en plus rare, comme je l'expliquais tout à l'heure ; l'eau-forte, employée par les peintres graveurs romantiques, désireux d'imiter dans la traduction d'autrui, et qui s'attachent aux formes romantiques. L'eau-forte est alors une très pauvre et pénible besogne, tenue et maigre à l'excès, où rien ne subsiste des grâces du dix-huitième siècle, ni des vigueurs après de Rembrandt. C'est volontairement et avec exagération la parodie artistique des petits tableaux dans lesquels les ouvriers d'un certain métier conservaient aux familles inconsolables les traits d'un défunt, en collant ses cheveux sur du papier. Aujourd'hui, ces médiocres tentatives ont leurs tenants qui,



Vignette de Gavarni.

pour bien peu, les réputeraient des chefs-d'œuvre. Il y en a de Célestin Nanteuil, des frères Jehannot, de Léopold Robert, toutes semblables, inspirées des enluminures d'autrefois, encombrées d'ornements, à peine dessinées, bonnes tout au plus à marquer une intention dans la suite des vignettes du dix-neuvième siècle. Quelques-unes se risquaient à la note contemporaine, mais avec la préoccupation visible de se singulariser et de ne point faire vrai.

Restait le bois, qui n'avait point donné encore sa mesure complète, et qu'on réservait aux œuvres populaires, à cause de son prix moindre. Thompson et Brévière avaient fait des élèves, et la réussite inespérée du *Gil Blas*, de Jean Gigoux, permettait d'entrevoir un avenir brillant de ce côté. Publié en livraisons, au jour le jour, d'abord limité à une somme de vignettes, et bientôt à cause de son succès habillé plus richement, le *Gil Blas* avait été pour Dubochet ce qu'on est convenu d'appeler une bonne affaire. L'idée vint à l'éditeur Curmer de tenter l'aventure à son tour, mais non plus en appliquant ses ressources à la résurrection d'un vieil auteur; Curmer, homme de son temps, sentait l'intérêt des lec-

teurs et des amateurs revenir aux mœurs contemporaines. Il imagina de demander aux jeunes écrivains, romanciers, critiques, vaudevillistes, historiens même, une série de tableaux d'actualité sur les habitants de Paris la grande ville. Chaque membre de la société fournirait une livraison, aurait son rédacteur spécial, son illustrateur, une couverture séparée, et on irait jusqu'à épuisement complet du sujet, tout en restant dans les limites d'une absolue bienséance et d'un art impeccable.

De cette pléiade de talents naquit le livre des *Français peints par eux-mêmes*, première manifestation d'un titre qui devait par après jouir d'une popularité égale à celle des *Blasons* ou des *Dits* du moyen âge. En ce qui nous touche spécialement, les *Français peints par eux-mêmes* sont l'œuvre-type, le modèle rêvé. Inspirés seulement des scènes journalières, de la société vivante, de choses vues, ils ne laissaient rien aux intuitions, disaient le vrai, fournissaient aux illustrateurs un thème exempt de surprises. En aucun temps, pareille encyclopédie n'avait été essayée; celle-ci venait à son heure, résultante d'un état d'esprit spécial, d'un réalisme

encore mal défini et embryonnaire, dont l'expansion graduelle devait venir jusqu'à nous autres. Si les écrivains ne manquaient pas à Curmer, les artistes capables de le comprendre étaient moins nombreux: Monnier, que ses croquis parisiens indiquaient tout naturellement, poète des loges de portière, des boutiques d'épicier et des bureaux de ministère; Gavarni, déjà célèbre, plus mirliflor, plus du monde, avec une pointe de scepticisme très éprouvée, un dessin plus serré, des intentions plus soulignées que brutales; Daumier, rude, bourgeois, frappant dur, enlaidissant les laids et n'embellissant pas les beaux. Quant au reste, des comparses seulement, mais encore très amusants, quoique parfois dissolvants, tels Henri Emy, un caricaturiste du *Charivari*; Gagnier, voué aux grotesques, et que Curmer eût été sage de limiter.

Parti au hasard, Curmer avait inondé les librairies d'affiches polychromes, où dans une orle de figurines suggestives, le titre du livre s'enlevait en bleu. Aujourd'hui, nous réputerions mesquine cette étiquette de Café des Gourmets; en ce temps elle était une révolution. Régulièrement et suivant les promesses, les livraisons parurent

de 1840 à 1842. L'*Épicier*, race disparue, avait la place d'honneur, et près de lui d'autres castes maintenant oubliées, femmes ou hommes, l'*Ame méconnue*, par exemple, née des romans du vicomte d'Arincourt: le *Conducteur de diligence*; tous êtres spéciaux, éphémères, dont l'histoire n'a jamais été écrite que là, et qui demeureront grâce à Curmer. Celui-ci, polychromiste de naissance, rêvait de rehausser de couleurs vives chacune des vignettes sur bois de son livre. Il les voulait pour cette raison très claires, peu fouillées, réduites à leur croquis simple. Malheureusement, l'article écrit sur les canuts lyonnais provoqua des scandales; les provinciaux, convaincus de tout temps que leur patrie est la plus intéressante, et que la moindre erreur les concernant empêcherait le soleil de luire et la terre de tourner, s'attaquèrent aux inexactitudes de l'auteur. Pour cette raison, et pour d'autres encore, les *Français peints par eux-mêmes* n'eurent qu'un succès d'estime. Les couleurs annoncées et différées accentuèrent l'indifférence. Tant bien que mal, mais plutôt mal, la publication s'en poursuivit jusqu'au neuvième volume.

Strictement, le livre n'est point de premier

ordre. Les utilités artistiques employées à boucher les trous déparent l'ensemble. Le texte peu homogène est une mosaïque de talents et de styles absolument déconcertante. Je l'ai dit ailleurs, en matière d'ouvrages littéraires, les *Croix-de-Berny* sont la pire chose. Mais en regard de ces mécomptes, quelle somme d'esprit dépensée par Gavarni, comme en se jouant; quels progrès l'art du bois n'a-t-il pas faits en moins de dix années! Plus tard, d'autres ressources accentuèrent le mouvement ascensionnel de la vignette, ils ne la sauront faire ni plus spirituelle ni plus seyante. Lavieille, le principal graveur de la série, est un virtuose incomparable; il n'abandonne rien au hasard; son ouvrage est le dessin même du maître illustrateur, avec ses griffonnis, ses qualités ou ses erreurs. D'ailleurs, à quelque chose malheur est bon. Pour nous autres, l'absence du coloriage est une chance inespérée; la chute du livre à son apparition lui vaudra ce regain de popularité posthume.

Malgré tout, l'opinion allait aux ouvrages de ce genre; lassés des paladins et des châtelaines, les lecteurs français s'amusaient de retrouver écrite et historiée leur chronique au jour le jour.